



<http://comaguer.over-blog.com>

**Bulletin n° 375- 29 Juillet 2018**

## A PROPOS DE LA CHINE ET DU « MODE DE PRODUCTION ASIATIQUE »

\*\*\*\*

Les réflexions sur LA CEINTURE ET LA ROUTE (bulletins COMAGUER 374 et 374bis) et sur la place de la Chine Populaire comme première économie mondiale (en 2018 ou très vite en 2022, qu'importe car même au rythme de 7% de croissance trouvé faible par les « experts » occidentaux condescendants, le dépassement du PIB étasunien au taux de change moyen est assuré) renvoient implicitement aux remarques de DOMENICO LOSURDO sur l'influence historique mondiale des deux principales révolutions du XX<sup>e</sup> siècle se réclamant du marxisme : la révolution russe et la révolution chinoise.

Quoi qu'on en dise la République Populaire de Chine est dirigée par le plus grand parti communiste du monde - 87 millions d'adhérents aujourd'hui - et sous la direction de son premier secrétaire XI JINPING (qui est aussi Président poste qui revient de droit au Premier secrétaire), l'accent est mis fortement sur l'application à la réalité chinoise contemporaine des principes marxistes et léninistes. Le Parti Communiste Chinois publie régulièrement des documents de travail – quelquefois accessibles en langue anglaise – et au moins les résolutions des congrès - où s'affirme cette orientation et suit l'actualité internationale toujours en anglais (<http://en.people.cn>) avec ce regard à travers les contacts qu'il entretient en tant que parti avec des partis étrangers parallèlement avec la diplomatie étatique.

Ces faits paraissent nécessiter la remise en question de la notion de MODE DE PRODUCTION ASIATIQUE. Cette notion n'a pas fait l'objet d'un travail systématique par Marx et Engels et il faut ajouter que grands lecteurs l'un et l'autre, maîtrisant un savoir encyclopédique ils ne pouvaient pas connaître mieux la Chine que leurs contemporains les plus éclairés. Marx s'est plutôt appuyé sur des connaissances sur l'Inde et des données qui pouvaient parvenir jusqu'à lui du fait de la colonisation britannique. Rien d'équivalent sur la Chine si ce n'est, les guerres de l'opium le confirmeront, qu'elle était dominable et elle fut de fait semi-colonisée par les pays impérialistes où se développait le capitalisme industriel: Japon, Russie, Allemagne, Grande-Bretagne, France, Etats-Unis, chacun s'incrusta dans la chair chinoise en particulier dans les régions côtières sans jamais cependant parvenir au contrôle total du pays.

Donc appliquer le qualificatif « d'asiatique » que ce soit pour le MODE DE PRODUCTION ou pour son corollaire le MODE DE GOUVERNEMENT : LE DESPOTISME ASIATIQUE à l'ensemble de l'Asie du 19<sup>e</sup> siècle est une erreur de méthode : l'Inde sera colonisée et ne connaîtra pas de révolution, les britanniques cèdent le pouvoir à la bourgeoisie indienne en 1947 et divisent pour longtemps le

pays sur une base religieuse, le Japon ne sera pas colonisé et connaîtra une modernisation économique dirigée par le pouvoir politique (empereur MEIJI) et se rangera dans le camp des impérialismes, la Chine impériale ne sera qu'en partie colonisée et presque un demi-siècle après la chute de l'empire conquerra son indépendance économique et politique complète. Vue d'Europe et au milieu du 19° l'Asie peut paraître unique, elle ne l'est pas et depuis longtemps.

L'incompréhension de la Chine a des causes profondes. Quelques pages du dernier livre « Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit » du philosophe et sinologue François JULLIEN les met en lumière.

## I

### QU'EST-CE QU'ENTRER (DANS UNE PENSÉE) ?

Entrer, c'est, définira-t-on le plus littéralement, liminairement, passer d'un dehors dans un dedans. Or, la pensée chinoise est effectivement demeurée si longtemps à l'extérieur de la nôtre, en Europe, et réciproquement. Un tel *dehors*, on le constate à la fois dans la langue et dans l'histoire. Récapitulons ces données de départ que chacun connaît, mais sans peut-être qu'on en mesure assez l'incidence. Elles justifient de passer par la Chine pour attaquer de biais notre indubitable et notre impensé. Car souvenons-nous d'abord que le chinois n'appartient pas à la grande famille des langues indo-européennes, alors que nous communiquons encore avec l'Inde à travers le sanscrit, langue sœur du grec et du latin. En outre, que l'écriture chinoise soit idéographique, et non pas phonétique, et surtout que, seule d'entre toutes les langues, elle le soit restée, laisse déjà présager son rapport singulier à l'oralité ainsi qu'une dépendance, non dénouée, avec le pouvoir figurateur du tracé.

Combien cela a-t-il pu – dû – marquer sa pensée ? Il a fallu, d'autre part, attendre notre Renaissance pour que l'Europe débarque en Chine ; et les relations ne se développeront véritablement, entre les deux bouts du grand continent, qu'avec l'essor des échanges commerciaux, au XIX<sup>e</sup> siècle, si tardivement, par conséquent, par rapport à l'histoire de ces civilisations, l'une imposant alors son impérialisme à l'autre. Aujourd'hui, les relations de domination, entre les deux pôles, commencent de s'inverser. Pour autant, la question demeure : sous les rapports de force et la tentation hégémonique, quelle pénétration intellectuelle, de part et d'autre, est-elle en train ou non – cela dépendra de nous – de s'effectuer ? Ou bien se contentera-t-on d'un semblant ?

Il y avait bien eu, dès les Romains, la Route de la soie, mais les Romains savaient-ils que ces biens importés venaient « de Chine », *made in China* ? Quelles traces en ont-ils gardées dans la pensée ? Il y a bien eu aussi Marco Polo, deux siècles avant les missionnaires, mais Marco Polo voyageait par terre : le spectacle étrange des mœurs, des modes de vie et de société, des royaumes et des langues, des cours et des armées, se renouvelait sans cesse devant lui, continûment, au gré du paysage. Par transition et sans faire surgir brutalement de rupture : sans qu'il y ait véritablement événement. Sans qu'il y ait vraiment la possibilité d'*aborder*. Or c'est tout autre chose quand, au XVI<sup>e</sup> siècle,

les missionnaires, s'embarquant sur des navires, accostent un beau jour dans un port de la Chine du Sud. Débarquer, c'est quitter son bateau et prendre pied, un jour, sur un sol nouveau : vous n'y êtes encore au courant de rien, surgissant brusquement d'un « ailleurs », et l'on ne vous attendait pas.

Dans la pensée aussi, *entrer* implique de se déplacer ; de quitter pour pouvoir pénétrer. On entre dans une pensée comme on entre dans un groupe, dans une confrérie ou un parti : cela ne peut se faire sans une certaine acceptation, du moins temporaire, à titre d'essai – ne m'a-t-on pas assez reproché, à l'époque, que ce serait mon « adhésion » à l'« immanence » de la pensée chinoise ? Ou comme on entre dans les affaires de quelqu'un, c'est-à-dire qu'on commence à s'y intéresser personnellement, voire qu'on commence à les faire siennes et à s'en occuper. Entrer dans les sentiments d'un autre, dans ses peines, dans ses soucis, c'est accepter de se mettre à sa place et d'adopter sa perspective : cela ne va pas sans partage et sans connivence, il y faut une complicité. Entrer dans la pensée chinoise, c'est donc commencer de nous interroger selon son point de vue, suivant ses implicites et ses attendus. Or, d'ailleurs, vous savez au moins une chose, qui dès l'abord nous embarrasse : qu'elle est des plus anciennes, s'étendue sur un très large espace et dans le temps ; et aussi qu'elle a récemment subi une influence étrangère, la nôtre, de plus en plus massive, m

se revendique néanmoins comme telle, encore aujourd'hui, même recouverte ou travestie. De là, cette conséquence à tirer et qui constitue certainement un fait majeur de notre génération : nous ne pourrons plus, en Europe, nous limiter à l'horizon de la pensée européenne. Il nous faut sortir de chez nous et secouer notre atavisme philosophique – aller « voir » ailleurs, ce qui était déjà chez les Grecs, souvenons-nous, avant qu'il ne devienne platement spéculatif, le sens premier de « théorie ».

Mais comment pourra-t-on *entrer* dans cette pensée ? Il faut tant de temps, en effet, on le sait, de patience, de « métier », de mémoire, pour s'initier à la langue classique de la Chine et s'aventurer dans la forêt immense de ses Textes et de ses commentaires. D'autant plus que cette langue n'offre pas les commodités des nôtres : elle est sans morphologie – ni ne conjugue ni ne décline – et est quasiment sans syntaxe, du moins en chinois classique. On ne peut donc faire autrement que les Lettrés chinois ont fait eux-mêmes, durant tant de siècles : apprendre par cœur et réciter. Surtout, comprenons-nous vite, une telle pensée ne pourra pas se résumer. Aucun survol – abrégé, condensé, *digest* – ne peut nous y faire accéder. Car vous opérez cette réduction à partir des termes qui sont les vôtres, d'emblée, sans les déranger, sans vous déplacer, sans *quitter* : vous êtes restés dans vos catégories de départ – vous ne découvrez pas. Ou bien, sinon, voudra-t-on exposer

en tableau, à la suite, les principales notions chinoises, *tao*, *yin* et *yang*, etc., en en dressant la liste en composant un lexique ? Mais de deux façons : l'une : soit, ne les traduisant pas, vous les laissez scintiller dans un lointain exotisme ; soit, voulant les traduire, vous en rabattez aussitôt le contenu dans une langue étrangère, la vôtre, et vous les décrivez de leurs cohérences, les retirez de leur impact, vous *ne partagez plus*. Cette pensée d'ailleurs ne fournira plus qu'un *fac similé*, plus ou moins déformé de nos concepts. Vous n'avez toujours pas fait le passage, construit de seuil pour « entrer ».

Ou bien encore, vouloir faire l'histoire de la pensée chinoise, pour y introduire, donne un sentiment sécurisant de totalité : voici qu'on la prend du début à la fin, à travers son déroulement, ses tenants et ses aboutissants ; on suivra ainsi la ligne de crête de son développement. Mais ne pas oublier qu'il s'agit là d'une mise en forme occidentale – proprement occidentale, c'est-à-dire dans un cadre à l'historicité forte, constitutive, faite de ruptures sonores et d'affrontements, propre à la philosophie européenne ? Les Chinois eux-mêmes ne sont livrés qu'à l'école de l'Occident, au début du *xx<sup>e</sup>* siècle, en même temps qu'ils empruntent le terme, si mal traduit par eux, de « philosophie » (*zhe-xue* « sagesse-étude » (« imitation-action ») ; *tetsu-gaku*, en japonais) – qu'y reste-t-il de désir ou de l'*erôs* philosophique ? Car qu'

assure qu'une telle histoire, en érigeant des positions, en exhibant des thèses, en construisant débats et contradictions dans la pensée (certes, il y a eu aussi, par moments, des débats en Chine), ne nous maintienne pas à distance des connivences sourdement nouées, des « évidences » inlassablement « réchauffées », selon le mot de Confucius, qui ont tissé le *fonds d'entente* – implicitement partagé mais demeurant dès lors pour nous hors de portée – de cette pensée ? En quoi nous hésitons précisément à la nommer « philosophie ».

Ou si l'on souhaite faire apparaître la diversité des écoles, par souci méthodique de classification (« confucianisme »/« taoïsme »/« bouddhisme »...), voici qu'on exacerbe encore, sous ces rubriques, des séparations qui, en Chine plus encore qu'ailleurs, ne servent que de repères pour s'apparenter : école (philosophique) s'y dit *jia*, la « famille ». Ces mises en tableau rangent (rassurent), mais ne donnent pas à penser ; elles restent extérieures à leur matière sous leurs étiquettes. Je veux dire : elles ne nous aident pas à nous servir de la pensée chinoise pour nous-mêmes nous interroger ; et, bien qu'on parle alors de la « pensée chinoise », c'est dans sa propre langue, selon ses propres outils, que l'on pense encore. D'une façon comme de l'autre, vous êtes restés toujours dehors, chez vous, vous ne vous êtes toujours pas déplacés : vous n'êtes pas « entrés ».

Cet important préalable philosophique conduit à lire avec prudence les positions des groupes marxistes léninistes aujourd'hui existants dans le monde occidental selon lesquelles la RPC est devenue un pays capitaliste et même pour les critiques les plus radicaux, un pays impérialiste.

Ils semblent oublier :

- 1- Qu'il existe aujourd'hui en Chine populaire une planification économique s'appuyant sur un appareil productif encore largement aux mains de l'Etat et sur un système bancaire contrôlé par une banque centrale non indépendante. Cette planification sélectionne des secteurs productifs prioritaires, cible des objectifs globaux de croissance et des objectifs sociaux de sortie annuelle de dizaines de millions d'habitants de la pauvreté. Elle s'effectue sous la surveillance de l'appareil du parti et recourt aux techniques de transmission et de collecte des données les plus modernes qui n'ont évidemment plus rien de commun avec les moyens rudimentaires de contrôle et de calcul d'un autre siècle dont disposait le GOSPLAN soviétique

# Le planificateur économique table sur une hausse de 1,8% de l'IPC chinois en 2018

French.xinhuanet.com | Publié le 2018-07-25 à 14:09

**BELJING, 25 juillet (Xinhua) --** L'indice des prix à la consommation (IPC) de Chine, principal indicateur de l'inflation, devrait augmenter de 1,8% en 2018, a annoncé la Commission nationale du développement et de la réforme (CNDR), planificateur économique suprême du pays.

L'inflation restera dans la fourchette établie par le gouvernement pour cette année, tandis que les frictions commerciales auront un impact relativement faible sur les prix à l'intérieur du pays, a indiqué Guo Liyan, chercheuse de la CNDR.

La Chine compte maintenir le taux de croissance annuel de l'IPC sous le seuil des 3% cette année, soit le même objectif que l'année dernière.

La croissance de l'IPC pourrait ralentir au second semestre de l'année sur fond de production et de demande stables ainsi que d'affaiblissement des effets de report, a expliqué Mme Guo.

L'indice des prix à la production (IPP), qui mesure le coût des marchandises à la sortie de l'usine, devrait augmenter de 3,5% cette année, contre une hausse de 3,9% au premier semestre, a-t-elle ajouté.

Entre janvier et juin, l'écart entre la croissance de l'IPC et celle de l'IPP s'est réduit de 3,3 points de pourcentage en comparaison avec la même période de l'année dernière, a indiqué Mme Guo, qualifiant cette réduction de reflet des effets renforcés de la réforme structurelle du côté de l'offre dans les domaines clés.

Le niveau des prix du marché en Chine restera stable dans son ensemble au second semestre de l'année, laissant de la marge pour des ajustements minutieux des politiques monétaires et contribuant à une croissance économique stable et durable, a-t-elle souligné.

Le PIB chinois a augmenté de 6,8% en glissement annuel au premier semestre de l'année, dépassant l'objectif annuel fixé à 6,5% et se situant dans la marge de 6,7% à 6,9% depuis douze trimestres consécutifs.

- 2- Que le cœur de l'industrie chinoise est entre les mains des entreprises d'Etat et que celles-ci utilisent les technologies les plus modernes
- 3- Que derrière le slogan « gagnant-gagnant » qui peut paraître simpliste le commerce extérieur de la Chine avec chaque pays étranger fait l'objet d'un examen politique spécifique. Les relations économiques sont toujours précédées de rencontres politiques où s'élabore de gouvernement à gouvernement la structure des échanges futurs y compris leur volet financier. Dans les négociations commerciales en cours entre la Chine et les Etats-Unis la Chine a ciblé une série de produits étasuniens qu'elle va acheter alors qu'elle serait capable de les produire. Elle va donc par décision politique diminuer volontairement son excédent commercial avec les Etats-Unis. Cette même démarche s'appliquera dans les relations avec le Kenya ou le Pérou. Il ne s'agit pas en effet d'inonder de produits chinois le marché d'un pays étranger sans rien lui acheter : un client sans pouvoir d'achat finira par ne plus rien acheter en Chine. De la même façon une voie de chemin de fer construite par la Chine dans un pays étranger doit à la fois permettre l'importation des produits chinois et l'exportation des produits locaux et ce double mouvement ne se limite pas au schéma colonial classique : produits manufacturés contre matières premières. De plus en plus les entreprises chinoises mettent sur pied des chaînes de valeur internationales : un produit industriel complexe de marque chinoise sera le résultat d'un assemblage d'éléments fabriqués à l'extérieur. Les ports chinois qui sont aujourd'hui les premiers du monde ne sont pas constitués d'un côté de quais où se chargent des conteneurs pleins et de l'autre

de quais où se déchargent des minerais. Les conteneurs à l'importation ne sont pas vides loin s'en faut.

- 4- Que l'armée populaire chinoise n'est présente hors des frontières de la RPC que dans une seule base celle de Djibouti sans être engagée dans des combats et ailleurs sous la forme de contingents de CASQUES BLEUS de l'ONU dont elle est aujourd'hui le principal fournisseur. Combien les Etats-Unis, combien la France fournissent-ils de CASQUES BLEUS à l'ONU ? Les armées des puissances impérialistes défendent agressivement les intérêts de leurs multinationales et les Etats-Unis plus que d'autres font la guerre à l'étranger sans l'accord de l'ONU et sans même l'accord du pays où ils interviennent (voir la Syrie aujourd'hui). La marine de guerre chinoise est intervenue deux fois à l'étranger : la première fois en Libye dès le début de l'agression de l'OTAN pour évacuer tous les travailleurs chinois présents dans ce pays, la seconde fois et pour la même raison à Aden au début de la guerre au Yémen.

Ce ne sont là que quelques données pour alimenter la réflexion mais comme nous y invite indirectement François Jullien admettons que le marxisme à visée universaliste mais occidental de naissance, pensé et écrit dans des langues indoeuropéennes ne donne pas nécessairement toutes les clés pour comprendre la Chine Populaire , n'oublions pas que l'intérêt des puissances capitalistes impérialistes et de leurs classes dirigeantes est de diaboliser ce pays qui ne peut être réduit à sa dimension de simple concurrent géoéconomique car y existent un parti communiste dirigeant, une monnaie indépendante, une planification et les principaux moyens de production y sont propriété collective et laissons encore une fois la parole à Domenico Losurdo.

\*\*\*

### **Domenico Losurdo répond aux questions de Tian Shigang (entretien publié par « La faute à Diderot » (novembre 2011)**

**A votre avis, quelles caractéristiques et signification a la révolution chinoise ?**

**Au début du XXe, siècle la Chine faisait partie du monde colonial et semi-colonial, soumise par le colonialisme et l'impérialisme. La révolution d'Octobre fut un tournant historique, qui a déclenché et impulsé une vague anticolonialiste de dimension planétaire. A la suite de cela, le fascisme et le nazisme ont été la tentative de revitalisation de la tradition coloniale. En particulier, la guerre déclenchée par l'impérialisme hitlérien et japonais, respectivement, contre l'Union Soviétique et la contre la Chine, ont été les plus grandes guerres coloniales de l'histoire. De sorte que Stalingrad en Union soviétique, la Longue Marche et la guerre de résistance contre le Japon en Chine ont été de grandioses luttes de classe, qui ont empêché l'impérialisme le plus barbare d'imposer une division du travail fondée sur la réduction des grands peuples à une masse d'esclaves au service de la supposée race des seigneurs.**

**Mais la lutte d'émancipation des peuples en situation coloniale et semi-coloniale ne s'achève pas avec l'obtention de l'indépendance politique. Dès 1949, alors qu'il allait s'emparer du pouvoir, Mao Zedong avait insisté sur l'importance de l'édification économique : Washington voudrait que la Chine se contente « de vivre de la farine états-unienne », dans ce qui serait « une colonie américaine ». Il va sans dire que sans la victoire dans la lutte pour la production agricole et industrielle, la victoire militaire finira par être fragile et vaine. D'une**

certaine manière, Mao avait prévu le passage de la phase militaire à la phase économique de la lutte pour la révolution anticolonialiste et anti-impérialiste.

Que se passe-t-il de nos jours ? Les Etats-Unis sont en train de déplacer le gros de leur arsenal militaire en Asie. L'agence *Reuter* le 28 octobre 2011 écrivait qu'une des accusations de Washington à l'égard des dirigeants de Pékin étaient de fomenter ou d'imposer un transfert de technologie occidentale à la Chine. C'est clair : les Etats-Unis prétendent conserver le monopole de la technologie pour continuer à exercer leur hégémonie, y compris une domination néocoloniale indirecte ; en d'autres mots, de nos jours encore, la lutte contre l'hégémonie se déroule également au niveau de développement économique et technologique. C'est un aspect que, lamentablement, la gauche occidentale n'arrive toujours pas à comprendre. Nous devons réaffirmer avec force : non seulement la longue lutte avec laquelle le peuple chinois a mis un terme au siècle d'humiliation et fondé la République populaire est révolutionnaire, la construction économique et sociale à travers laquelle le Parti communiste chinois a libéré de la faim des centaines de millions d'hommes n'est pas révolutionnaire à elle toute seule, mais également sa lutte pour briser le monopole impérialiste de la technologie. Marx nous l'a enseigné. S'il nous a enseigné que la lutte pour dépasser, au sein de la famille, la division patriarcale du travail, est une lutte révolutionnaire, il serait très étrange que la lutte au niveau international pour casser la division du travail imposée par le capitalisme et l'impérialisme, que la lutte pour achever et liquider définitivement ce monopole occidental de la technologie - qui n'est pas un don de la nature, mais le résultat de siècles d'oppression et de domination - ne soit pas une lutte d'émancipation.

\*\*\*